

Esclaffades.

L'Europe en coulisses



Arooj et Sophia (de gauche à droite en tee-shirt rayé) apprennent de l'une des bénévoles comment tourner une galette. En français et en italien dans le texte, les gestes sont eux aussi utiles pour se comprendre.

Claude-Alain Besco

Politiquement au plus mal en ce moment, l'Europe se construit au niveau local par le contact humain direct et l'écoute réciproque. Ce ne sont pas les 25 jeunes Européens venus donner un coup de main aux bénévoles des Esclaffades qui diront le contraire, dans quelque langue que ce soit.

La jeune femme qui vous sert une crêpe a un drôle d'accent et vous n'avez pas bien compris ce qu'elle vous a dit. Probablement, elle n'aura pas saisi non plus tous les mots que vous avez prononcés. Elle fait partie des 25 jeunes Européens qui vivent actuellement le festival des Esclaffades de Saint-Hélen en immersion. Intégrés aux 180 bénévoles, ces jeunes Italiens, Roumains et Français s'expriment dans leur langue maternelle, un peu en anglais, parfois par gestes et, quand ils le peuvent, dans celle de leur interlocuteur.

Erasmus +

Pas facile pour les bénévoles, il leur faut expliquer la tâche dans laquelle ils vont être secondés, en usant de rudi-

ments linguistiques et de gestes. Sans pour autant s'improviser spécialiste du langage des signes, mais plutôt montrer comment faire. Pas trop complexe pour vendre un ticket ou une boisson, moins évident pour tourner une galette. C'est plus simple pour les jeunes gens - ils ont de 17 à 28 ans - venus dans le cadre du programme européen jeunesse Erasmus +. Ce qu'expliquent François (Intercultura France), Monica (ENOA Linguistics Roumanie) et Sophia (IFOA Italie) qui les encadrent du 26 juin au 4 juillet : « Ils ont commencé par le montage des tentes, avec pour consigne de demander aux bénévoles s'ils avaient besoin d'aide. Ça se passe pour le mieux ». Monica est à l'origine du projet. « Tout est basé sur l'intercompréhension », précise-t-elle. Le but n'est pas de pratiquer un langage littéraire. L'immersion les place dans un contexte propre à acquérir des compétences sociales, linguistiques et, pourquoi pas, techniques puisqu'ils auront mis la main à la pâte dans l'organisation du festival.

Ne pas craindre l'échec

Chacun utilise sa langue et tout le monde essaye de se comprendre. Monica conseille de « parler lentement en veillant à bien prononcer les mots et s'assurer que le message est bien compris. Sinon, il faut réessayer différemment, être créatif pour trouver des solutions et toujours avoir une attitude ouverte, collaborative. Et surtout ne pas craindre l'échec. Dans

l'autre sens, il faut avoir une écoute de qualité, trouver des indices dans la parole de l'autre pour comprendre le message global et ne pas se bloquer sur des mots pris indépendamment. » Française, Clémentine a trouvé intéressant de voir l'envers du décor d'un festival. Pour elle, « de la cuisine - où elle est en train de donner un coup de main - à la mise en place des gradins, le travail de groupe avec les bénévoles, plus âgés, a été un bon moment ». Avec eux, comme avec ses « collègues » roumains et italiens, le travail de groupe a favorisé l'écoute réciproque, « indispensable pour se comprendre, sans avoir recours à des phrases parfaites comme on peut nous le demander en cours ». Pas exagérément extravertie, elle ajoute que cela « demande un petit effort au début, mais qu'avec quelques mots et quelques gestes, on n'a pas besoin de beaucoup parler pour fabriquer des paninis, par exemple ». Arooj est Italienne, très enthousiasmée par l'expérience qui lui donne l'impression de développer des compétences personnelles et linguistiques : « Je pensais que les Français n'acceptaient pas les autres langues, mais j'ai rencontré de jolies personnes, gentilles et très disponibles, qui me parlent doucement. » Elle considère avoir été aidée à aller de l'avant, rompant avec sa peur de l'échec, au point d'envisager de continuer ses études en université à Paris. Organiser un festival comparable chez elle ? « Oui, et bienvenue à tout le monde ! »